

—Que veux-tu lui dire ?
 —Tu le sauras.
 —Tu es libre. Tout ce que tu feras ne peut être dicté que par la droiture de ton cœur.
 Clotilde sortit.
 Les jeunes gens étaient seuls.
 Valentin ressentait une vague inquiétude. Il venait de comprendre, tout à coup, qu'il n'était plus dans l'intimité de ces deux femmes. Quelque chose les séparait de lui, qu'il ne pouvait deviner. Cela l'attristait. Mais il était fort de son devoir. Il ne se reprochait rien. Ce qu'il avait fait, il devait le faire. Tout autre fils respectueux de la mémoire d'un père aimé eût agi comme lui.
 Il demanda, mais non sans trembler un peu.
 —Vous avez à me parler, Bérengère ?
 Elle fit signe que oui.
 Il lui prit doucement les mains et la regarda avec tendresse : Elle se taisait, détournait les yeux.
 —Qu'avez-vous, Bérengère ?... Que voulez-vous me dire ! La douleur l'avait prise, elle aussi, et triomphait d'elle.
 Après la mère, la fille !
 Bérengère sentit ses yeux se mouiller de larmes.
 Ce qu'elle voulait lui dire, à Valentin, c'était que désormais il ne devait plus penser à elle !...
 Quels que fussent être les événements, le mariage était impossible. Elle avait fait le sacrifice d'elle-même. Et elle allait prier Valentin de renoncer à ses espérances.
 C'était donc son rêve de jeune fille qui s'évanouissait.
 Valentin, l'ami de son cœur, ne serait plus maintenant qu'un étranger pour elle !
 Comment allait-il recevoir cette confidence ?
 Il adorait Bérengère. Il ne renoncerait pas à elle, ainsi, de gaieté de cœur, sans explications !
 Ah ! certes, elle n'en savait rien !
 Et voilà pourquoi elle avait si peur, pourquoi elle tremblait, pourquoi elle détournait les yeux.
 Il implorait :
 —Bérengère ! disait-il, les yeux suppliants.
 Elle appela tout son courage :
 —Valentin, mon ami, dit-elle, j'ai une grave confidence à vous faire.
 —De quoi s'agit-il ?
 —Mais auparavant, je voudrais obtenir de vous une promesse. Lorsque je vous aurai fait cette confidence, je voudrais que vous ayez assez d'affection pour moi pour ne pas m'interroger, ne point vouloir apprendre de moi plus de choses que je ne veux vous en dire.
 —Vous m'effrayez !
 —Promettez-vous ?
 Il hésitait.
 —Il le faut, dit-elle, si vous m'aimez.
 —Je ne vous interrogerai pas. Parlez.
 —Elle soupira profondément.
 —Valentin, je vous aime... vous m'aimez... et cependant. Elle s'arrêta. La phrase fatale ne pouvait sortir de ses lèvres.
 —Cependant ? disait-il de plus en plus inquiet.
 —Nous devons nous séparer à jamais...
 Elle l'avait dit enfin.
 Mais lui ne comprenait pas.
 —Nous séparer ! nous séparer !
 —Vous devez renoncer à moi comme je dois renoncer à vous.
 —Moi ! moi ! s'écria-t-il.
 Et il eut un rire d'incrédulité.
 —Pourquoi me dire cela ? Pourquoi vouloir me mettre à l'épreuve ? Puisque vous m'aimez et puisque je vous aime !
 —Il le faut.
 Il continuait de rire.
 —Ah ! Bérengère, que vous êtes cruelle de vous jouer ainsi de moi !
 —Hélas ! comme je serais coupable si c'était un jeu !
 Il ne riait plus. Brusquement il était devenu très grave.
 Il avait conservé dans les siennes les mains de Bérengère.
 Il les porta à ses lèvres tendrement.
 —Bérengère, dites-moi tout, ouvrez-moi votre cœur...
 —Valentin !
 —Vous ne m'aimez plus.
 —Oh ! mon Valentin !...
 —Alors, que se passe-t-il ?
 —Valentin, nous ne nous verrons plus. Je ne serai pas votre femme.
 —Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait qui vous ait déplu ?
 —Rien.
 —Alors ?
 —Souvenez-vous que vous m'avez promis de ne pas m'interroger.
 —Je ne pouvais prévoir ce que vous alliez m'apprendre. Répon-

dez-moi, Bérengère, qu'ai-je fait ? Pourquoi cette résolution ?... Ne savez-vous pas que je vous aime du plus profond de mon cœur ?
 —Moi aussi, je vous aime. Ne vous l'ai-je pas dit ?
 —Alors, je ne comprends plus.
 Ils restèrent silencieux longtemps.
 Dans l'esprit de Valentin, l'éternelle question, la seule, se posait.
 —Pourquoi ? Pourquoi ?
 Et tout haut, avec énergie :
 —J'ai le droit de connaître les motifs d'une résolution aussi inexplicable. Bérengère, ces motifs, vous me les direz ?
 —Non.
 —Mais songez-y, en vous taisant, vous me laissez tout supposer.
 —Et que pourriez-vous supposer, mon ami ?
 —Que sais-je, moi ? Toutes les folies !... Car je n'ai pas ma raison, en ce moment... Qui sait si vous ne vous abusez pas en croyant m'aimer ?
 —Oh ! Valentin !
 Mais lui, s'exaltant :
 —Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas ! Et vous en aimez un autre !... Qui ?... Est-il si difficile de le découvrir, celui-là ?... Est-ce que vous ne vous êtes pas trahie, vous-même, plus d'une fois !
 —Oh ! mon ami, que dites-vous, prenez garde.
 —Non, je ne me trompe pas.
 —Valentin...
 —N'ai-je pas vu votre émotion, lorsque je vous ai confié quels étaient mes soupçons sur Pierre Jourdan ?... Si cet homme n'avait été qu'un ami pour vous, auriez-vous été aussi inquiète, aussi alarmée ?... C'est lui que vous aimez, j'en suis sûr, maintenant. Et voilà pourquoi vous me dites si froidement qu'il faut que nous nous séparions...
 —Oh ! que vous êtes injuste, mon ami !
 —C'est la vérité... C'est la vérité.
 —Calmez-vous, Valentin. J'ai une amitié profonde pour Pierre ; je ne vous l'ai jamais caché, une amitié qui date de notre extrême enfance. Quoi donc de plus naturel que je me sois émue d'une accusation aussi terrible que celle que vous avez portée contre lui ! Mais c'est vous que j'aime, Valentin. Je n'ai jamais aimé que vous. Est-il besoin de vous le redire ? Ne le savez-vous pas, et pourquoi contraindre votre cœur à croire le contraire ?
 —Cependant, le motif de la séparation nécessaire entre nous, quel est-il ?
 —Ne m'interrogez pas.
 —Je veux le savoir pourtant, je veux le savoir.
 —Je ne puis vous le dire.
 —Et si demain j'apprends que vous en épousez un autre ?
 —Oh ! Valentin, dit-elle, avec un sourire d'une infinie tristesse, je ne me marierai jamais...
 —Que croire ? que croire ?
 —Si je me marie, vous aurez le droit de venir me dire que je suis parjure... Jusque-là, soyez certain, du moins, que je vous aime et que je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle d'être votre femme.
 —Ainsi, c'est fini ?... dit-il, accablé, le front lourd.
 —Oui.
 —Nous ne nous reverrons plus.
 —Que comme deux amis, non plus comme des fiancés.
 —Votre mère connaît sans doute votre résolution ?
 —Elle ne la connaît pas encore.
 —Ah ! mais alors...
 —Je vais la lui apprendre.
 —Et M. d'Hautefort ?... Et votre grand-père ?
 —Ils ne savent rien...
 —Et s'ils vous désapprouvent ?
 Elle ne répondit pas. Clotilde, elle, comprendrait vite les mystérieuses raisons qui avaient fait agir sa fille, mais Daniel ? mais le père de Daniel ? Ils l'interrogeraient à leur tour... Et que dirait-elle ? Mettrait-elle sa résolution sur le compte d'un caprice ? Quels prétextes inventer ? Elle en perdait la tête. Les deux magistrats n'allaient-ils pas la presser de questions ? Ils lui tendraient des pièges.
 Elle n'échapperait pas à cette perspicacité. Ils la désapprouveraient assurément, au premier abord, et, comme elle ne pourrait s'expliquer, elle éveillerait leurs soupçons.
 Où allait-elle ainsi ?
 Dans quel inconnu terrible était-elle jetée ? Valentin, la voyant silencieuse, répéta :
 —Si votre père et votre grand-père désapprouvent votre volonté, leur résisterez-vous ?
 —Oui, dit-elle faiblement.
 —Mais, à eux du moins, il faudra bien que vous fassiez connaître les vrais motifs de votre étrange conduite.
 Elle secoua la tête.
 —Eux non plus, Valentin, ne doivent rien savoir.